

6es Rencontres FORMIST, 15 juin 2006 : Exploitation et usages de l'information par les étudiants avancés

Table ronde

Nouveaux outils, nouveaux usages, nouveaux besoins : quels sont leurs impacts sur la formation documentaire ?

Animée par AYMONIN, David

Directeur de l'Information scientifique et des Bibliothèques de l'École Polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL).

AYMONIN, David. Nouveaux outils, nouveaux usages, nouveaux besoins : quels sont leurs impacts sur la formation documentaire ? In *6es Rencontres FORMIST : Exploitation et usages de l'information par les étudiants avancés*, l'ens sib à Villeurbanne, 15 juin 2006 [en ligne]. Format PDF.

Disponible sur : <<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/notice-1670>>

Ce document est « **tous droits réservés** ». Il est protégé par le droit d'auteur et le code de la propriété intellectuelle. Il est strictement interdit de le reproduire, dans sa forme ou son contenu, totalement ou partiellement, sans un accord écrit de son auteur.

L'ensemble des documents mis en ligne par l'ens sib sont accessibles à partir du site :

<http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/>

Table ronde

Nouveaux outils, nouveaux usages, nouveaux besoins : quels sont leurs impacts sur la formation documentaire ?

Animée par David Aymonin, Directeur de l'Information scientifique et des Bibliothèques de l'École Polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL).

Cette table ronde se tient en fin de journée, après que plusieurs intervenants présents autour de moi se sont déjà exprimés sur le même thème et nous ont éclairés de leurs réflexions et expériences. Compte tenu de l'heure avancée, ainsi que de la qualité du public présent – composé majoritairement de professionnels des bibliothèques sensibilisés à ces questions et pratiquant la formation documentaire – il m'a semblé qu'il serait intéressant que ce moment que nous allons passer ensemble soit mis à profit pour débattre et échanger.

Et si, au lieu de l'habituel exposé successif de points de vue personnels, plus ou moins illustrés de Powerpoint plus ou moins réussis, nous essayions d'avoir un vrai débat, une vraie table ronde ?

Pour ce faire, nous avons préparé avec les collègues ici présents un certain nombre de questions et de thématiques, que nous essaierons de traiter dans un ordre conçu comme logique.

J'invite toutes les personnes de l'assistance à se sentir libres de contribuer par l'expression de vos propres réflexions, discussions, interrogations ou même de solutions si vous en avez !

L'idée étant que ce foisonnement de propositions, de questionnements permette d'enrichir la réflexion de chacun et que, dans les temps à venir, ces propositions se diffusent au sein de la communauté professionnelle, et qu'il en sorte peut-être quelque chose.

Je vais maintenant présenter les personnes hautement qualifiées rassemblées autour de cette table pour parler du thème du jour :

- Marinette Gilardi-Monnier, responsable du service de référence de la bibliothèque de sciences économiques et sociales de l'Université de Genève, qui dispose d'une longue expérience dans la formation des étudiants et des utilisateurs ;
- Xavier Galaup, élève conservateur des bibliothèques à l'ENSSIB, qui a mené un travail d'étude sur le rôle des réseaux sociaux dans la recherche d'information ;
- Fabrice Papy, maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication à Paris 8, que vous avez entendu ce matin ;

- Alexandre Serres, maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication, coresponsable de l'URFIST de Rennes.

La journée FORMIST à laquelle nous venons d'assister nous a permis de faire un point de situation sur les évolutions récentes dans la typologie des outils et sources d'information et de mesurer leurs effets sur les comportements et les usages des étudiants en matière de recherche d'information documentaire.

J'aimerais revenir à la question de ces nouveaux outils : blog, fil RSS, Wiki, etc. Les avons-nous tous listés ou y a-t-il d'autres outils dont nous n'aurions pas parlé, et y a-t-il aussi dans l'environnement des formateurs et des professionnels de la formation documentaire d'autres facteurs de changement ?

M. Gilardi-Monnier : Bonjour, je suis heureuse d'être avec vous aujourd'hui. Nouveaux outils, nouveaux usages : il y a quelques années, certains de mes amis qui ne le sont plus tous restés d'ailleurs, me disaient « avec le développement de l'informatique, nous n'aurons plus jamais besoin de bibliothécaires ». Je suis là en tant que bibliothécaire pour faire un plaidoyer pour la formation des utilisateurs.

Les nouveaux outils que nous avons étudiés ce matin et en début d'après-midi ne sont pas encore réellement implantés chez nous. Cela, c'est encore un tout petit peu de la science-fiction. Vous savez ce que l'on dit sur nous-mêmes, « les Suisses se lèvent tôt mais se réveillent tard ». Donc cela viendra quand même à un moment ou un autre, nous sommes prêts et nous nous formons en participant à des journées comme celles-ci.

En revanche, il existe un outil qui n'est déjà plus si neuf, Google.

Comme l'ont dit les deux étudiants ce matin, Google est énormément utilisé. Le problème avec Google, c'est qu'on trouve toujours quelque chose, mais le système montre très vite ses limites. « Ce n'est pas parce que les chutes du Niagara s'écoulent par ton robinet que tu peux boire plus rapidement. »

Nous vivons une époque de multiplication des sources d'information et la quantité d'information accessible n'a jamais été aussi importante. Et je constate que ceci amplifie ce rôle de médiation, ce rôle d'orientation vers la bonne source, qui est l'axe essentiel de nos activités de formation. Le partenariat que nous réussissons progressivement à mettre sur pied avec le corps enseignant, commence réellement à porter ses fruits, et nous constatons, en tout cas dans notre bibliothèque, un développement assez important de la demande de formation.

Il est clair que l'étudiant tout seul, surtout l'étudiant de 1^{er} cycle ne vient pas spontanément voir les petites dames de bibliothèque pour suivre des visites guidées. Et puis comment peut-on avoir envie de découvrir des choses dont on ignore l'existence ? Donc les étudiants se débrouillent d'abord tous seuls par le bouche à oreille, par leur solidarité, par tout cela. Le système montre très vite ses limites comme l'ont expliqué les deux étudiants ce matin et, à partir du moment où le corps enseignant prend le relais dans une réelle collaboration avec les personnels spécialistes en information et documentation, la formation documentaire devient une opportunité réelle pour les étudiants.

Trois raisons, à mes yeux et ceux mes collègues formatrices de la bibliothèque, qui expliquent cette amplification de la demande de formation :

Premièrement, le corps enseignant constate, aussi paradoxal que cela puisse paraître, une diminution de la qualité de la documentation des travaux produits par les étudiants, très peu de diversité, très peu d'analyse critique et très peu de distance.

Deuxièmement, le plagiat. Nous avons eu certains problèmes de plagiat à l'université de Genève, nous en avons encore et le corps enseignant est de plus en plus sensibilisé à cela : le fameux copier/coller sauvage, sans conscience, est devenu un fléau.

La troisième raison est plutôt de notre fait et j'en suis fière, je dois le reconnaître. C'est l'augmentation de notre visibilité, sur 3 points :

- la visibilité de l'offre documentaire de nos institutions : « je ne savais pas que vous aviez tout cela »
- couplée à l'augmentation de la visibilité de l'offre et de la diversité des formations proposées : nous sommes passés d'un programme statique fixe à un programme à la carte avec une approche besoins, avec des entretiens avec le corps enseignant, avec une analyse des besoins, avec des objectifs fixés pour chaque groupe d'étudiants.
- Et enfin l'augmentation de la visibilité de nos nouvelles compétences.

Et pour cela, il faut, et c'est là que je souhaite de tout cœur vous insuffler mes énergies et ma profession de foi, prendre son bâton de pèlerin – ou plutôt chez nous de pèlerine – et développer les contacts personnels.

Progressivement, avec de la ténacité, nous y parvenons. Tant et si bien que nous avons dû l'année dernière engager une nouvelle collègue pour rejoindre notre équipe de bibliothécaires formatrices.

Nous n'intervenons pas sur les outils proprement dits ou sur les interfaces. Nous nous situons plus en amont, c'est-à-dire sur le choix de la source : orienter vers des sources spécialisées (comme disaient les deux étudiants ce matin), sortir de l'Internet sauvage. Nous inculquons aussi aux étudiants la logique documentaire, le langage documentaire. Nous les formons également à l'évaluation de la pertinence des documents, pas forcément du contenu intellectuel. Nous intervenons dans différents domaines intellectuels dont nous ne sommes pas spécialistes, certes,

mais en revanche nous avons des critères pour évaluer la pertinence de la documentation trouvée. Nous intervenons énormément sur la rédaction bibliographique, la citation des sources. La voie royale est ouverte et je souhaite partager avec vous cet enthousiasme concernant toutes ces choses qui fonctionnent, même si parfois nous sommes fatigués...

D. Aymonin : Merci Marinette. Comme quoi le « nouvel outil » le plus massivement utilisé aujourd'hui est Google. Encore nouveau pour les étudiants, pour les professeurs, et même pour nous bibliothécaires, il provoque un renouveau et une transformation de la demande de formation. Marinette, peux-tu parler de la prescription enseignante ? Est-ce que les professeurs envoient aussi des étudiants avancés vers vous pour des formations ?

M. Gilardi-Monnier : Oui, c'est même beaucoup plus le cas des étudiants dits « avancés » : en Maîtrise, DEA, Doctorat.

Au 1^{er} cycle, c'est un peu ce qu'expliquaient les étudiants ce matin ; on arrive à se débrouiller tant bien que mal, par une espèce de « réseautage » comme on dit en joli français. À partir du moment où on rentre dans la spécialisation, la spécificité du sujet nécessite d'autres compétences et d'autres connaissances. Dès lors, le besoin se fait de plus en plus fort et nous sommes de plus en plus sollicités justement par le corps enseignant qui intervient dans des programmes pour les étudiants avancés. Nous faisons le même constat pour ce qui est de la fréquentation des services de référence : elle s'accroît régulièrement depuis plusieurs années. Nous avons de moins en moins de questions basiques et simples, peut-être parce que l'on a trouvé d'autres moyens de faire circuler l'information, mais nous avons de plus en plus de questions compliquées, ardues, difficiles, donc des publics différents aussi.

L. Maurer : J'aimerais que tu dises deux mots sur CALIS.

M. Gilardi-Monnier : La dame qui vient d'intervenir est ma collègue bibliothécaire formatrice avec qui je partage le bâton de pèlerine dont je parlais tout à l'heure. Nous avons développé depuis trois ans, avec la Haute école spécialisée de Genève, filière Information et documentation, un logiciel de formation à la documentation en sciences économiques pour les étudiants de 2^e cycle. CALIS est donc une plate-forme de formation à distance qui a terminé sa période test sur 120 étudiants il y a quelques jours et qui, en principe, après l'évaluation et les tests finaux devrait être implantée officiellement, d'une manière obligatoire ou soumise à accréditation, pour tous les étudiants de 2^e cycle en sciences économiques et sociales chez nous. Ce qui veut dire que le partenariat avec la faculté et le corps enseignant marche là à 150 %.

Intervenant 2 : Est-ce que vous pouvez nous dire justement comment cela a marché avec le corps enseignant ? Quels sont vos présupposés, vos idées par rapport au corps enseignant parce que je pense que nous avons des idées fausses ou une mauvaise opinion sur les enseignants ? Quelles solutions proposez-vous pour construire un dialogue ?

M. Gilardi-Monnier : Les enseignants, par principe, sont mes partenaires de travail. La seule recette que j'imagine moi c'est le contact : le contact personnel, le lobbying, la pratique, l'intervention, ne jamais se fatiguer, aller dire, proposer, sous différentes formes, de différentes manières, être là quand ils ont besoin de nous.

Attention je ne suis pas à leur service, j'ai un grand sens du service public, je rends service, je ne suis au service de personne !

Nous sommes disponibles, nous avons apporté progressivement la preuve de notre adéquation avec leurs besoins, avec aussi passablement de doigté pour leur expliquer, leur montrer qu'eux aussi ignorent peut-être un certain nombre de choses. Nous leur montrons également que ce que nous avons peut-être très utile pour eux et pas seulement pour leurs étudiants. Et si c'est utile à leurs étudiants, cela veut dire que c'est la qualité des travaux qu'ils leur demandent qui va s'améliorer. Et cela marche bien.

L. Maurer : j'aimerais ajouter, que notre bibliothécaire cheffe, à la Bibliothèque de Sciences économiques et sociales de l'Université de Genève, a mené un travail de longue haleine pour faire reconnaître notre bibliothèque par le corps professoral de notre faculté, et jusqu'au rectorat de l'université, et cela, je crois qu'il faut vraiment le souligner. Donc ce n'est pas seulement nous mais c'est en amont notre cheffe qui a fait un travail remarquable.

D. Aymonin : Alors, après avoir eu cette révélation que Google était l'arbre qui cachait peut-être la forêt de l'innovation, si l'on revient maintenant aux outils listés depuis ce matin, c'est-à-dire les flux RSS, les blogs, les wikis, la syndication, etc., j'aimerais maintenant interroger Xavier Galaup, élève-conservateur à l'enssib, qui a rédigé un mémoire consacré à « l'évolution de la structuration et de l'accès à l'information à travers les réseaux sociaux », et se présente donc comme un utilisateur très avancé qui essaie d'avoir un regard critique et une distance sur l'utilisation des outils.

Mais pour commencer, Xavier, comment vous, un jeune professionnel de l'information et en même temps un étudiant avancé, avez découvert ces outils ? Comment vous a-t-on appris à les utiliser dans le monde des bibliothèques et quelles conclusions ou recommandations en tirez-vous sur ce que devrait être la formation des professionnels à ces outils ?

X. Galaup : J'ai découvert les fils RSS et les blogs avant d'entrer à l'enssib ; pour l'instant on en a très peu entendu parler dans le cadre de notre formation et donc c'est surtout par l'autoformation en consultant des blogs professionnels, puis après en découvrant les agrégateurs, bref en tâtonnant moi-même. Je dirai que parmi les collègues et les étudiants, il y a encore une méconnaissance de ces outils, enfin dans la promotion actuelle, et parfois même du vocabulaire et une certaine crainte par rapport à la complexité pressentie de ces outils.

Selon moi la formation devrait répondre surtout à la question « à quoi cela peut-il servir ? », pour nous-mêmes en tant que professionnels et puis éventuellement pour les usagers.

D. Aymonin : Considérez-vous que ces outils sont en eux-mêmes des sources d'information nouvelles ?

X. Galaup : C'est un peu ce que l'on a essayé de montrer dans notre travail, c'est qu'il y avait une espèce de filtrage collectif qui se fait à travers ces outils. Donc on peut naviguer à travers des informations qui ont été repérées et choisies par d'autres êtres humains, ce qui fait que l'on n'est pas devant du bruit. C'est un filtrage de l'information réalisé par un groupe social.

D. Aymonin : Et maintenant si l'on devait mettre en place rapidement, des formations documentaires traitant de ces outils pour nos étudiants, quel est selon vous l'état de la demande réelle aujourd'hui ? Quel est finalement le taux d'usage parmi les étudiants débutants ou avancés des blogs et des fils RSS ?

X. Galaup : Nous n'avons pas mené d'étude sur ce sujet. Je relève seulement quelques chiffres publiés par Info space sur le fait qu'il y a 37 millions de blogs qui existent actuellement et que la blogo-sphère en gros doublerait tous les six mois. 55 % des blogs restaient actifs après trois mois, et 100 millions de billets d'un blog ont reçu un *tag*. Ces statistiques datent d'environ deux/trois mois. Pour l'aspect réseaux sociaux (dans Blogger, My space, You tube...), 47 % des Américains ont consulté ou utilisent ces réseaux sociaux.

D. Aymonin : Est-ce que quelqu'un dans la salle a une idée du taux de pénétration des blogs, notamment dans la population étudiante ?

Intervenant 4 : De mémoire, une étude Médiamétrie sur les adolescents (15/18 ans) avait relevé à peu près 5 millions de blogs sur Skyblog, donc 5 millions d'adolescents qui se créent des blogs.

D. Aymonin : Ces jeunes auront demain 19 et 20 ans et entreront donc à l'université...

J. Reibel : C'est justement la remarque que je voulais faire. Ces outils, dont on est en train de se demander comment se les approprier, les connaître, et y former les étudiants, eh bien on se rend compte que depuis quelques mois et même quelques années, qu'ils arrivent dans le grand public, par vagues successives.

Donc je crois que la question dans les prochaines années sera plutôt de faire le lien entre l'habitude qu'ont les nouveaux étudiants d'utiliser ces technologies dans leur vie privée et de les transposer dans une activité de recherche documentaire.

X. Galaup : Juste une précision sur Sky blog. Le problème de Sky blog, en dehors du fait qu'il y a tout et n'importe quoi, est qu'il ne propose pas de flux RSS, et par conséquent c'est plutôt un espace personnel qu'un véritable blog.

Intervenant 5 : Je forme des étudiants à l'école doctorale de droit sciences politiques, et cette année deux étudiants s'intéressent aux blogs politiques. Ils vont soutenir une thèse là-dessus.

Intervenant 6 : Un problème qui se pose, c'est celui de la validité et de la validation de ces informations ; alors que pour les revues scientifiques, il y a les comités de lecture etc., sur le blog, comment évaluer la pertinence et la véracité des informations qui circulent ? Et le RSS c'est quand même en grande partie une nouvelle forme de DSI, la diffusion sélective de l'information. Donc les outils sont nouveaux mais les fonctions qui restent derrière sont les mêmes.

Intervenant 7 : *Olivier Ertzscheid* sur son blog *Affordance* parle beaucoup de la validation dans ses billets.

M. Gilardi-Monnier : Juste deux mots par rapport à la validation : je pense que c'est le même problème avec n'importe quel site web.

Pour moi le blog est un nouveau support. Nous, bibliothécaires avons réussi à nous adapter aux différents supports au fur et à mesure de leur création et j'espère que cela continuera. Notre travail, en amont, porte sur l'évaluation de la source, le recoupement avec d'autres sources, la distance critique.

O. Riondet : Je vous remercie d'avoir dit cela parce qu'il y a une question qui me taraude depuis le début de l'après-midi. Le thème de la journée était normalement « exploitation et usage de l'information par les étudiants avancés ». Sur les usages de l'information même, il y a eu peu de choses et sur l'exploitation de l'information, il me semble, pratiquement rien.

Je suis un des rares enseignants présents aujourd'hui et je fais l'hypothèse que si vous n'avez pas parlé d'exploitation, c'est parce que vous considérez que le moment de l'exploitation ce n'est plus du ressort des bibliothécaires formateurs ? Ou alors si vous considérez malgré tout que le moment de l'exploitation c'est pour vous, il est où ? Et d'autant plus que quand on crée des référentiels, que ce soit les référentiels du secondaire ou du supérieur, il y a de superbes cases : apprendre à chercher l'information, etc., apprendre à exploiter l'information, et le problème c'est que ces cases sont souvent vides. L'exploitation de l'information c'est quoi pour vous ? Que faites-vous concrètement pour former dans ce domaine ?

D. Aymonin : J'aimerais profiter de la question de Madame Riondet pour demander à Alexandre Serres de prendre la parole et d'apporter une réponse. Alexandre, on voit que ces outils ont une vraie prégnance, ils existent, ils sont utilisés. Ce point étant acquis, si l'on doit maintenant former des étudiants à leur usage, quel devrait être le contenu de la formation, selon l'expérience et les réflexions dans ton activité à l'URFIST de Rennes ?

A. Serres : Je voudrais développer trois idées fortes. Je pense qu'il faut former aux outils, il faut former sans les outils et il faut former contre les outils, faire une sorte de triptyque, avancer sur trois pieds à la fois. Cela correspond à une attitude générale que je développe personnellement vis à vis des nouvelles technologies Internet prises dans leur globalité et que l'on pourrait résumer par la formule des trois R, que vous connaissez peut-être : il faut à la fois Réaliser, Réfléchir et Résister, c'est-à-dire combiner trois choses qui ne sont pas toujours combinées dans les formations. Il faut combiner l'appropriation pratique, la réflexion théorique sur les outils et la distance critique.

On s'aperçoit que dans beaucoup de formations, on met l'accent que sur le premier R : la réalisation, la pratique, la procédure, la prise en main, l'utilisation. C'est vraiment très répandu, je crois, dans les formations actuelles pour tous les outils confondus, on est encore dans des formations largement procédurales. Je pense qu'il faut aller plus loin et aller vers des formations plus théoriques sur les notions qui sont derrière ces outils, sur les enjeux dont ces outils sont porteurs et il faut prendre également une distance, stimuler une réflexion critique sur la place, sur les limites, sur les effets pervers des outils.

Et pour rebondir sur l'idée que développait Fabrice Papy ce matin, je crois que les étudiants ont avant tout besoin de clés de compréhension du monde des réseaux actuels, de clés de connaissance

plus que de procédures et de formations méthodologiques. Certes la méthodologie est importante, je ne le nie pas du tout, mais je pense que l'enjeu n'est plus vraiment là, je pense que l'enjeu est beaucoup plus sur une formation réflexive plus distanciée.

Alors je vais reprendre dans l'ordre rapidement ces trois R.

Former aux outils, la Réalisation : il faut le faire, je ne dis pas du tout qu'il ne faut pas former concrètement. Il faut d'abord présenter les outils, comme l'a fait Élisabeth Noël ce matin, il faut les faire connaître aux étudiants qui sont encore loin de les connaître. Certes les blogs sont très largement répandus, les fils RSS beaucoup moins, les *social tags*, très peu. Et je crois que ce sont des outils intéressants que les étudiants, notamment les étudiants avancés, doivent connaître et doivent maîtriser. Il faut faire ce travail de présentation, de découverte, de prise en main, d'utilisation même approfondie, aller le plus loin possible, ce qui déjà présuppose une chose importante c'est que tous les formateurs, c'est-à-dire nous tous, soyons déjà bien formés sur ces questions-là, ce qui est loin d'être le cas je crois. Donc cela constitue déjà un premier défi.

Mais il y a une deuxième idée sur l'appropriation : je pense qu'il faudra aller plus loin dans les années à venir sur l'utilisation experte et pousser à la combinaison des outils. Et cela rejoint peut-être la question d'Odile : qu'est-ce que cela peut donner de combiner une veille avec des flux RSS, de combiner l'exploitation de ces résultats avec des outils par exemple de type scientométrique, ou de type cartographie de l'information ? Et là je pense que les formateurs ont un rôle d'accompagnateur, de montreur. Il faut attirer l'attention des étudiants, ne pas faire à leur place, mais leur montrer des pistes, des possibilités d'utilisation experte. Grâce aux outils du web 2.0, qui viennent à peine d'émerger et dont on n'a peut-être pas encore vu les utilisations approfondies, je pense que d'ici quelques années on pourra faire une chaîne complète de traitement de l'info, de la veille jusqu'à l'exploitation, avec le *text-mining*. Selon moi c'est donc cela le R de la Réalisation.

J'accorde plus d'importance au deuxième R, celui de la Réflexion. Il me paraît absolument central dans toutes mes formations à l'URFIST de faire réfléchir sur les notions qui sont en jeu derrière les outils d'information, et aussi sur les enjeux généraux, économiques, politiques, etc.

Si l'on analyse ces notions, si l'on observe les outils du fameux web 2.0, je trouve qu'on a une situation extraordinaire devant nous, parce que si on prend uniquement les *social tags*, – je rappelle les *social tags* c'est l'indexation collective, et dans l'indexation collective il y a l'indexation, donc les *social tags* sont en train de remettre en cause d'une façon absolument massive toutes les pratiques d'indexation des bibliothécaires et des documentalistes. Les puristes que nous sommes, tous les habitués des Thésaurus et de Rameau etc. peuvent hurler, mais cela nous donne aussi une possibilité de mobiliser tout l'appareillage théorique de l'indexation qui est quand même une notion absolument clé, et permettre de revenir à des explications simples sur : qu'est-ce qu'un index, quel est le rôle de l'indexation, qu'est-ce que c'est des métadonnées, à quoi cela sert, quelle est la notion

de référence, quelle différence entre l'indexation collective et l'indexation documentaire, quels sont les pièges du langage naturel ? On voit bien que l'indexation collective est en train de réinventer le fil à couper le beurre – si j'ose dire, des langages documentaires – en butant à nouveau sur les problèmes de synonymie, polysémie etc. On a ainsi des leviers pour aller vers des notions un peu plus élaborées pour élever le niveau de culture informationnelle des étudiants. Je crois que la question d'indexation sur le web aujourd'hui est une question majeure qui dépasse de très loin le langage documentaire professionnel et il faut sensibiliser les étudiants à ces questions-là.

X. Galaup : À travers l'indexation sociale (les *social tags*), il y a un apprentissage de l'indexation qui nous échappe un peu. Et je crois par ailleurs qu'il peut être aussi très instructif pour nous professionnels de voir comment les gens indexent et finalement peut-être adapter nos propres manières d'indexer.

A. Serres : On a aussi peut-être un rôle à jouer, un rôle très concret pour analyser les indexations de ressources et *social tags*. L'idée c'est qu'on maîtrise mieux les outils dont on comprend le principe. Cela pose d'ailleurs une question sur laquelle on reviendra peut-être dans le débat : sur quel corpus de notions les formateurs peuvent-ils se fonder pour aborder les outils de l'indexation collective ? Et la deuxième partie de ce R de la réflexion, c'est de former aux enjeux, de donner une connaissance générale des outils en général. Je pense qu'il faut expliquer aux étudiants que l'indexation a une très longue histoire, que le web 2.0, – il faut aussi peut-être replonger dans l'histoire du web, c'est-à-dire replonger les outils dans une double généalogie, à la fois l'histoire d'Internet et l'histoire des outils d'information qui est très ancienne. Et je crois qu'on a des clés de compréhension à donner. Sous quelle forme ? Cela, je ne sais pas encore, le champ est libre. Mais il y a peut-être des outils, des clés conceptuelles à donner pour faire avancer la culture informationnelle des étudiants.

Le troisième R, pour Résistance, ne veut pas dire du tout s'enfermer dans la *technophobie*, mais c'est avoir une distance critique vis-à-vis des outils, soulever un certain nombre de questions, posées notamment par le web 2.0 où il y a beaucoup d'effets pervers, beaucoup de questions fortes qui sont posées. J'en cite plusieurs en vrac : il y a une espèce de chaos sémantique de l'information que l'on voit tous sur les *social tags*, il y a tous les risques de la surcharge informationnelle dont on parlait ce matin, toute la discussion du besoin d'informations, mais il y a aussi tous les enjeux économiques et financiers qui sont derrière et que l'on oublie un petit peu. Car je crois que nous avons une vision un peu éthérée de la recherche d'information, c'est-à-dire que l'on a du mal, en bibliothèque notamment, à sortir d'un univers un peu idéal, alors qu'il faut avoir conscience que

derrière le web 2.0, derrière la recherche d'information, il y a des enjeux financiers absolument colossaux, je pense que vous le savez tous, et les étudiants ne peuvent pas l'ignorer.

D. Aymonin : Je crois qu'on ne le sait pas tous, si tu peux donner quelques exemples ?

A. Serres : Par exemple del.icio.us qui est la grande plate-forme de *social tags* appartient à Yahoo ! : c'est une entreprise privée, propriétaire d'un moteur de recherche et de services web. Il y a une mainmise très forte des moteurs de recherche sur tous ces outils-là, avec des arrières-pensées commerciales évidentes. Sur ce point, je ne résiste pas au plaisir de citer cette définition du Web 2.0 par un internaute, Edward Bilodeau¹ :

- « – Les utilisateurs fournissent les données (qui deviennent la propriété du prestataire de service) ;
- Les utilisateurs fournissent les métadonnées (qui deviennent la propriété du prestataire de service) ;
- Les utilisateurs créent la valeur ajoutée (qui devient la propriété du prestataire de service) ;
- Les utilisateurs paient le prestataire de service pour avoir le droit d'utiliser et de manipuler la valeur ajoutée qu'ils ont contribué à créer. ».

Le web 2.0 c'est formidable, c'est l'intelligence collective mais derrière, ce sont des sociétés commerciales qui vont un jour récupérer tout cela pour en faire quoi, je ne sais pas.

Il y a aussi la question de la pérennité des données. Et puis une question plus profonde qui porte sur les risques du savoir collectif : ce savoir collectif est particulièrement sensible aux effets pervers de la popularité, de la collectivisation des savoirs. Joël de Rosnay a écrit un livre sur la révolte du « pronétariat »² : nouveau concept pour désigner tout ce monde des internautes qu'il appelle les pronétaires, qui prennent le pouvoir sur le web en répondant à l'appel « pronétaires de tous les pays initiez-vous etc., » En poussant l'analogie, je me dis qu'il faut peut-être aussi faire attention à la « dictature du pronétariat », c'est-à-dire à la collectivisation des savoirs, parce qu'il y a des tas d'effets pervers derrière cela, des effets de mode, de pression du collectif sur l'individuel, du conformisme intellectuel extrêmement fort qui peut se répandre à travers cela.

Et puis dernier point sur le R de Résistance, je crois qu'il faut montrer les limites des outils. On est tous victimes à un moment, on est tous un peu techno-accros, on est tous fascinés par les outils, mais il faut arriver constamment à faire la part entre ce qui relève de l'humain et ce qui relève de l'automatisation. Et je crois qu'entre les deux, dans cette sorte de symbiose homme/machine, pour

¹ Disponible en ligne : <<http://www.coolweblog.com/bilodeau/archives/001641.html>>.

² Joël de Rosnay et Carlo Revelli. La révolte du pronétariat : des mass media aux médias des masses ou la longue traîne. Fayard, 2006. Disponible en ligne sous licence Creative Commons : <http://www.pronetaire.com/2006/12/la_rvolte_du_pr.html>.

reprendre une vieille expression, on met le curseur de plus en plus loin de l'humain et on délègue aux machines des tas de tâches qui ne relèvent pas du tout des machines, je veux dire qu'aucun outil ne pourra évaluer par exemple la pertinence d'une information, comme tu disais, aucun outil ne pourra remplacer le travail sur l'exploitation de l'info, aucun outil ne pourra remplacer la transformation de l'information en connaissance, aucun outil ne pourra évaluer l'information à notre place, et donc là on a tout un travail à faire de distanciation. Sur les outils de plagiat moi, je suis très réservé aussi, ce ne sont pas les outils de plagiat qui vont remplacer l'éthique de l'information. Certes il faut peut-être des outils de plagiat mais il faut aussi former les étudiants à l'éthique et cela n'est pas automatisable. Donc il y a là toute une attitude de distance des formateurs par rapport à la technicisation galopante. Voilà donc ces 3 R déclinés.

D. Aymonin : Merci Alexandre. J'espère qu'Odile Riondet a entendu une réponse dans ces propos. Je passe la parole à Marinette pour répondre à Mme Riondet.

M. Gilardi-Monnier : Je suis très sensible à ce que vous dites parce que c'est là que souvent « la chatte a mal à la patte ». Je travaille dans une faculté qui enseigne sept domaines de la connaissance très différents. Par exemple, au hasard, l'économétrie. Je ne connais franchement pas grand-chose en économétrie, je n'ai pas du tout la prétention de pouvoir évaluer le contenu intellectuel de l'information trouvée, cela, c'est sûr. En revanche là commence le partenariat avec l'enseignant. Nous avons les compétences pour évaluer, grâce à un certain nombre de critères, la pertinence de l'information. Nous avons fait tout un chapitre là-dessus dans notre didacticiel en ligne dont je vous parlais tout à l'heure.

Intervenant 7 : J'aimerais adresser ma question à M. Serres sur le thème d'aujourd'hui donc l'étudiant avancé qui deviendra un jeune professionnel de demain et savoir comment vous voyez le web 2.0 en tant qu'outil d'extraction de qualité de l'information et ouvert à la spécialisation professionnelle ?

A. Serres : Je pense qu'effectivement pour les étudiants avancés (Master, Doctorat) il faut à la fois leur montrer les sources – et là je rejoins complètement Marinette, il faut travailler sur les sources, c'est fondamental – et combiner cela avec l'utilisation de ces outils qui sont intéressants pour la veille, afin de les intégrer dans leur projet de recherche. Je pense qu'un étudiant qui utilise intelligemment des fils RSS peut très vite faire une veille informatisée sur son thème de recherche, à partir de l'indication des différents types de sources.

O. Riondet : Je vois une rupture dans l'information quand l'étudiant finit son doctorat et qu'il devient jeune professionnel, qu'il n'a plus accès aux mêmes sources de qualité que les universités proposent : recueils, périodiques scientifiques. Et comment va-t-il profiter de ce que vous appelez nouveaux outils donc web 2.0 pour continuer sa spécialisation et l'approfondir ?

A. Serres : Je pense qu'à partir du moment où il s'est approprié ces outils, il a une connaissance des sources, scientifiques par exemple, mais il peut très vite dévier sur des sources professionnelles de qualité, quel que soit le domaine. Je ne vois donc pas trop où est la rupture : il y a un processus, ce sont des outils qu'ils vont s'approprier maintenant et qu'ils vont utiliser sans doute toute leur vie. De même qu'il semble prévisible que les 5 millions d'adolescents qui ont un blog, vont former des nouvelles générations d'étudiants qui n'auront plus les mêmes pratiques informationnelles que les autres ; alors bien sûr qu'ils ne connaîtront pas les sources fiables, académiques, etc., mais ils auront d'autres rapports à l'information très intéressants également, notamment de travail collectif, d'inscription dans des réseaux, d'appel à la communauté, etc. Et il faudra prendre cela en compte dans la formation. Dans leur vie professionnelle, même s'il est difficile de faire de la prospective, je pense qu'ils vont continuer à les utiliser. Les jeunes d'aujourd'hui vont utiliser Internet tout au long de leur vie, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. C'est pour cela que les notions sont capitales pour moi : quand on maîtrise clairement les notions documentaires, on peut s'adapter à différentes vagues d'outils.

Parce que finalement, et Jacques Reibel l'a très bien relevé, il apparaît beaucoup d'outils nouveaux mais ils ne font que réactualiser d'anciennes notions.

X. Galaup : Pour apporter des éléments de réponse à la question précédente, je me souviens d'*Olivier Ertzscheid* et *F. Rolin* qui posaient la question de savoir « pourquoi bloguer ? », donc pourquoi utiliser les blogs dans leur métier. Ils voyaient cela comme outil pour proposer de l'information, structurer sa pensée et aussi offrir une forme de confrontation de ses propres idées. *F. Rolin*, qui est juriste, donnait l'exemple d'un billet de blog, enrichi grâce aux commentaires des lecteurs et ensuite proposé comme article. C'est une possibilité, qui, sans être systématique, montre le lien entre blogs et activité académique.

D. Aymonin : je relierai la question de Madame Riondet à celle que j'avais préparée pour F. Papy. Sachant que la plupart des étudiants quitteront le monde universitaire à la fin de leurs études, pour entrer dans un monde du travail où l'accès aux sources d'information sera radicalement différent, est-ce que la seule permanence sera celle des notions et des méthodes, celle de la réflexion et de l'intelligence. ? F. Papy, selon-vous quels doivent donc être les objectifs et les finalités de la

formation documentaire ? Peut-on rêver d'un étudiant « produit fini », maîtrisant sa recherche d'information ?

F. Papy : Justement non, pas fini : mais en expansion ! J'entends parler d'outils qui sont effectivement très séduisants, ainsi que ces descriptions du web 2.0. En tant qu'ancien informaticien, je trouve cela très bien et même merveilleux. Mais j'ai l'impression que l'on crée aussi un phénomène de bruit et que l'on passe à côté de l'essentiel. J'ai travaillé sur l'hypertexte qui a connu aussi ses utopies : vous connaissez certainement le projet Memex de Vannevar Bush, cette machine extension de la mémoire, qu'il n'a jamais réalisée ; il y a eu ce projet de Douglas Engelbart, qui s'appelait *Augment*, avec ce dispositif qui s'appelait NLS, oN Line System. On ne parlait pas alors d'étudiant, ni d'apprenant mais d'individu qui voulait se déployer, comprendre le monde. L'idée de tout cela était que les repères le replaceraient comme système humain central et lui permettraient de mieux comprendre le monde dans lequel il évolue. Alors évidemment, je pense que s'il y a des dispositifs et des outils et qu'il n'y a pas de contenu, c'est un peu embêtant. Or il s'avère qu'il n'y a jamais eu autant de contenu qu'aujourd'hui, que les bibliothèques n'ont jamais été aussi pleines de livres, de bases de données en tout genre, de catalogues qui permettent de retrouver des ouvrages et cependant il n'y a jamais eu aussi peu d'envie de déployer l'individu qu'est chaque étudiant.

Mais revenons à nos étudiants avancés. Effectivement, quand on dit étudiant avancé, on imagine qu'il y avait un étudiant dans un état initial et qu'il arrive maintenant à un état un peu plus avancé puis que quelque part il y a une projection qui fait qu'il va sortir. Je conçois notre œuvre d'enseignant visant à prendre un étudiant en master recherche et de l'aider à évoluer. Pour cela, on va essayer de lui donner des orientations et des méthodologies de travail, de l'amener à identifier une problématique, à avoir une connaissance du domaine dans lequel il s'inscrit, en toute humilité, en toute discrétion (il ne s'agit pas d'acquérir toute la connaissance humaine, cela n'est guère possible), mais pour lui permettre au moins de savoir où il se trouve, où il « met les pieds ».

Et je crois qu'aujourd'hui il y a largement assez de connaissances et de moyens pour pouvoir remplir cette mission et je crois que ce que l'on attend de nous c'est d'être à la hauteur de l'individu en genèse qu'est cet étudiant avancé et qui va arriver à un moment donné devant ses pairs à l'occasion de sa soutenance de thèse et qui va pouvoir dire « J'ai bien compris comment cela se passait, comment je pouvais décemment avoir une pensée claire sur un objet que j'ai été capable d'interroger, d'alimenter intellectuellement. Je vous livre cette pensée, avec éventuellement une idée sur la question ».

Mais en tant que chercheur, ce que je ne m'explique pas et que je cherche à étudier c'est : qu'est-ce qui fait qu'il faut encore ajouter ce bruit d'outil.

Car des outils, j'en ai personnellement développé beaucoup avec mes collègues de laboratoire : des systèmes d'agrégation de contenu, des moteurs de recherche *no mimétiques*, des systèmes de partage de collaboration, des systèmes de liens etc., et à un moment donné nous nous sommes dits « mais c'est quoi tous ces outils ? Cela conduit-il vraiment les étudiants à comprendre ce vers quoi ils devraient tendre, en termes de genèse ? ».

Avec ma collègue *Sophie Chauvin* de l'université Lyon 3, nous cherchons des solutions pour essayer de recréer ce lien entre cet ensemble d'informations et de documents pertinents, de qualité qu'il y a dans les bibliothèques et ailleurs, et cette genèse d'un individu qui serait éclairé, et que devrait être tout étudiant.

D. Aymonin : J'aimerais traduire ce que vous venez de dire en terme individuel et concret et qui rejoint la question de Madame Riondet sur ce que devient un étudiant qui passe de l'université au monde du travail.

Les jeunes qui arrivent dans le monde professionnel vont avoir à se mesurer à des experts. À mon sens, ce qui fait le professionnalisme c'est une forme d'expertise, basée sur la connaissance, la réflexion et l'expérience des cas pratiques. Ce qui fait que vous ne pouvez pas être sans quelques années d'ancienneté dans une activité. Mais cette expérience qui s'acquiert progressivement vous permet de développer aussi un réseau de connexions, un réseau social, auquel vous avez recours de plus en plus souvent. Quand on interroge des experts ingénieurs ou même des professeurs expérimentés, on constate qu'ils ne font pratiquement jamais de recherches bibliographiques, qu'ils ne vont que peu dans une bibliothèque, et par contre qu'ils ont un carnet d'adresse fourni. Finalement, le web 2.0, la socialisation et le *social tagging* des *folksonomies* sont un avatar – me semble-t-il – de l'expertise. Dans le même ordre d'idée, réfléchissons à cette idée qu'un étudiant avancé qui crée son blog, son wiki dans lequel il a mis les papiers et notes intéressants pour lui, est en fait un lien vers l'ensemble des publics qui traitent de son problème. Son blog est retaggé, reblogué et re-fil-RSS-é par d'autres chercheurs et ils se mettent à dialoguer entre eux. On a donc là un phénomène de création de l'expertise et de développement de l'individu-chercheur qui découvre, – et moi-même j'ai découvert ce concept par un entretien que j'ai eu avec un jeune chercheur qui s'appelle *Nicolas Nova*³ qui aurait dû participer à cette table ronde, et je tiens ici à le remercier – que le blog et le blogging, la blogosphère permettent au jeune chercheur de comprendre beaucoup plus rapidement qu'autrefois que son métier de chercheur est un métier d'interaction avec d'autres

³ « Pasta and Vinegar » Le blog académique de Nicolas Nova, consacré à l'usage des technologies émergentes, <<http://tecfa.unige.ch/perso/staf/nova/blog/>>.

chercheurs, et qu'un des buts premiers de la recherche c'est de formuler des hypothèses, des énoncés scientifiques qui sont ensuite discutés par un autre scientifique, au sein d'une communauté. Ce qui m'a frappé ce matin, en écoutant le témoignage très pertinent des deux étudiants, c'était qu'ils n'ont jamais parlé de leur communauté, ni du collège invisible. En fait ils ne sont pas assez experts pour faire partie de ce collège, mais ils ne voient pas non plus que c'est pour eux un objectif.

Mais il me semble aujourd'hui que, là où les enseignants et les bibliothécaires se rejoignent, c'est sur ce qu'ils apportent à l'étudiant avancé, l'étudiant-chercheur, pour lui permettre de prendre sa place dans le collège invisible et y jouer son rôle d'expert. Je vous soumets cette idée, qu'en pensez-vous ?

Intervenant 9 : Je crois que ce que vous venez de dire, est vrai pour les sciences et techniques, moins pour les sciences humaines et la littérature et je pense que les « nouveaux outils, les nouveaux usages, les nouveaux besoins » ne doivent surtout pas nous faire oublier qu'il y a encore des produits imprimés qui ne sont toujours pas numérisés et qui ne le seront jamais.

D. Aymonin : Auxquels pensez-vous ?

Intervenant 9 : A la bibliographie de l'histoire de France, par exemple, qui est toujours sous forme papier. Par ailleurs, il ne faut pas oublier que les bases de données bibliographiques Francis et Pascal, nous y donnons accès dans notre bibliothèque universitaire bien vide et que notre abonnement remonte jusqu'à 1983-1984 alors que ce sont des bases de données qui existent depuis les années 1970 et que pour quelqu'un qui fait des recherches en sciences humaines et sociales, ce serait bien d'avoir un accès plus large ainsi que de disposer de solides collections papier.

D. Aymonin : Que pensez-vous qu'il faudrait faire pour compenser cette situation de pénurie et que pourriez-vous dire sur le contenu de la formation documentaire et sur ses objectifs dans ce contexte de l'hybridation papier/électronique ?

Intervenant 9 : Il faut, je crois, pondérer en fonction de la spécialité de l'étudiant et de ce qu'il fera comme chercheur. En fait le schéma du collège invisible me semble surtout vrai pour les sciences et techniques, moins pour les sciences humaines et sociales, y compris pour la littérature, alors il ne faut pas oublier de former à la maîtrise des documents et de la recherche d'information dans les produits papier.

D. Aymonin : Pour ce qui est du collège invisible dans les sciences humaines, je me permets de suggérer la lecture des romans de David Lodge. Il raconte avec ironie et tendresse la vie de ces chercheurs des humanités qui vont de colloques en séminaires.

Sylvie Chevillotte : Il me semble qu'il n'y a pas d'opposition entre le collège invisible et l'univers de l'information imprimée. Ils ne sont pas en opposition, mais constituent des pratiques différentes et complémentaires.

Intervenant 10 : Est-ce que cela ne revient pas à la question des sources finalement : il y a les sources à identifier dans les différents domaines scientifiques, et qui dépendent de la façon dont la science se crée dans ces disciplines.

A. Serres : Juste un mot pour rebondir sur ce que dit Sylvie Chevillotte. Je crois effectivement que le collège invisible est une notion très ancienne, qui n'a pas attendu Internet : il y a des collègues invisibles déjà avec les réseaux de correspondance de l'Abbé Marin Mersenne au XVII^e siècle. Il y a une fausse opposition aussi je pense entre le livre et les collègues invisibles, parce que les chercheurs ont toujours eu des carnets d'adresse, même en littérature. Ils sont peut-être moins forts, moins prégnants mais je pense qu'ils existent, en sciences humaines, en info-com., partout il y a cela. La science marche par réseau quand même, cela, c'est évident. Effectivement la nouveauté, ce n'est pas le collège invisible, c'est la numérisation du collège invisible. Ce n'est pas une nouveauté sur le principe, c'est une nouveauté sur le support. Mais les supports peuvent tout changer aussi !

Intervenant 11 : Il y a quand même un certain Platon qui il y a quelques années en arrière a dit que l'acquisition de la connaissance c'était un chemin et que le dialogue dans cette construction de la connaissance avait quand même un intérêt. Aujourd'hui ce que permettent les technologies du web 2.0, ce sont ces conversations distantes démultipliées. On a là des outils qui permettent de faciliter cette conversation, ces échanges et donc – en théorie – de faciliter la construction de la connaissance.

Intervenant 12 : J'aurais voulu juste vous faire part d'une expérience que nous avons traversée si je puis dire cette année. Notre université a été choisie pour mettre en place ce qu'on appelle un C2i - niveau 2, orientation métier. Le C2i est un certificat Informatique et Internet que le Ministère de l'Éducation Nationale et de l'Enseignement Supérieur essaie de déployer dans les universités. Cette année, plusieurs universités ont été contactées pour mettre en place cette formation orientée métier, différente de la formation aux outils dont on parle. Je trouve que c'est une bonne initiative, car les

étudiants ne deviennent effectivement pas tous chercheurs ; la plupart vont travailler dans le privé ou les services publics, donc il faut qu'ils sachent aussi utiliser l'information « dans leur métier ». Or, quand nous avons vu que notre université participait à cette expérience, avec beaucoup d'efforts nous avons fait admettre que la documentation avait sa place, d'ailleurs elle figurait noir sur blanc sur le référentiel de compétence, mais personne n'avait pensé à nous. Nous avons donc pu contribuer au C2i sur un nombre d'heures assez important, dans les métiers du droit : sept heures pour la documentation. Pour cette expérience, cinq étudiants en droit de niveau Master ont bien voulu participer – et nous nous sommes aperçus qu'effectivement, alors qu'en droit la recherche documentaire est primordiale nous avons eu affaire à des étudiants qui ne savaient rien. Notre formation a donc tout repris à la base : qu'est-ce qu'un index, l'indexation, comment est structurée une base de donnée, etc. Eux savaient ce qu'étaient un arrêté, une décision, un tribunal, mais ils ne savaient pas comment exploiter ces sources et ces documents ni l'information qu'ils recèlent, ni comment l'évaluer.

Nous leur avons aussi parlé des blogs et nous nous sommes aperçus que c'était pour eux quelque chose d'un peu superficiel : le blog c'est ce que l'on échange avec des copains, entre amis, etc., et ils ont découvert effectivement qu'il existait des blogs juridiques extrêmement sérieux, maintenus par des juristes connus et qu'ils pouvaient grâce à cela accéder à un certain nombre d'informations. Je voulais juste faire part de cette expérience et vous transmettre brièvement les observations suivantes : le bilan national qui a été fait du C2i métiers du droit, est qu'en définitive très peu d'universités ont joué le jeu jusqu'au bout. Pour ce qui est de notre université, – désolée je vais me mettre un petit peu en avant – sur l'ensemble des modules de ce C2i métiers du droit niveau 2, les étudiants ont trouvé que la partie de la documentation était ce qui leur avait apporté le plus.

F. Papy : Je suis responsable national adjoint du C2i métiers du droit, et peux témoigner que pas mal d'universités ont joué le jeu mais l'affaire du CPE au cours de cette année universitaire a fait qu'il y a eu beaucoup de difficultés à réaliser les programmes de formation prévus.

Intervenant 12 : Je voulais juste savoir pourquoi vous avez mis « nouveaux besoins » dans le titre de cette table ronde ?

D. Aymonin : Au début de la table ronde, j'ai demandé à Marinette Gilardi-Monnier si d'autres facteurs influençaient l'évolution de la formation documentaire à part l'apparition de nouveaux outils. Elle a répondu : la prescription enseignante évolue. Cela s'appelle un besoin pour moi. Autre élément de réponse, c'est le principe de la construction d'une offre de formation documentaire à partir des besoins qui est reconnue et validée aujourd'hui. D'une part elle a été

formalisée et un peu théorisée par l'Université Laval à Montréal avec son référentiel des compétences documentaires (présenté lors de précédentes rencontres FORMIST⁴), qui est validée à l'Université de Genève et que personnellement j'ai pu pratiquer et valider aussi dans notre institution, à l'École polytechnique fédérale de Lausanne. Cette démarche consiste à interroger les enseignants sur les besoins de formation documentaire pour leurs étudiants : que voudraient-ils que leurs étudiants sachent ou sachent faire en matière de recherche d'information ? L'un des avantages de cette démarche est qu'elle permet de faire émerger des besoins nouveaux justement.

Intervenant 12 : En quoi ces besoins sont-ils nouveaux ?

F. Papy : Si on ampute la deuxième partie de la phrase, « nouveaux usages », et que l'on garde « nouveaux outils et nouveaux besoins », il y a aussi dans la production des outils une volonté de poser une nouvelle forme d'interprétation ; je pensais aux moteurs offrant une présentation cartographique des résultats, par exemple. C'est bien quelque chose qui n'existait pas il y a un certain nombre d'années et qui produit de nouvelles manières de traiter de l'information. Et là on est bien en création de « nouveaux besoins » chez les usagers.

J. Reibel : Moi je voudrais m'écarter un peu de la vision idyllique de la circulation de l'information sur le web, car derrière il y a des enjeux de carrière et des enjeux industriels, des enjeux d'emploi, donc ne soyons pas naïfs : faire bien circuler l'information a une importance stratégique dont cet après-midi personne n'a parlé.

A. Serres : Je vais dire un petit mot des enjeux financiers et économiques. Effectivement je n'ai pas parlé des enjeux stratégiques sur la veille et sur la valeur de l'information et ce sont des questions auxquelles il faut effectivement sensibiliser fortement les étudiants. Quand je parlais des enjeux de l'information, pour moi il y avait tout cela derrière. Précédemment je me suis concentré sur les enjeux financiers et économiques du web 2.0, liés à l'indexation collective etc., ce qui est encore autre chose que ce que vous évoquez. Mais je suis bien d'accord qu'il y a toute la valeur de l'information, le coût de l'information bien sûr, mais là cela déborde largement le cadre des outils du web 2.0. Il faut former aux enjeux de l'information, cela ne fait aucun doute.

⁴ *Le développement des compétences informationnelles à l'Université Laval : l'approche par compétences*, Pierre Carrier, Coordonnateur à la formation documentaire, Bibliothèque de l'Université Laval. 5^{es} Rencontres FORMIST, Lyon, 9 juin 2005. <<http://babel.enssib.fr/document.php?id=282>>.

Intervenant 13 : Il y a un sujet qui mériterait à mon avis d'être abordé aujourd'hui, c'est celui de la capitalisation de l'information. Il va falloir aussi engager une réflexion sur les moyens de conserver cette information parce qu'on est aujourd'hui plutôt dans une logique de flux et je pense que l'on aura quand même beaucoup de problèmes dans quelque temps.

A. Serres : Tout à fait. Je crois qu'on n'est plus dans un problème d'accès, F. Papy l'a très bien montré, on n'a jamais eu autant d'informations, les étudiants n'ont jamais eu autant de sources fiables ou non fiables à leur disposition et l'enjeu majeur c'est effectivement l'exploitation et l'appropriation et ce passage absolument central, ce processus de la transformation de l'information en connaissance, parce que cela, on n'y répond pas et on sait que c'est là le point clé : que faire de toute cette information ? Ce n'est pas le tout d'être abonné à des centaines de flux RSS et de tagger comme un fou à la va-vite, pour quoi faire ? Qu'est-ce que les étudiants apprennent, qu'est-ce que les formateurs apprennent aussi ? Donc la question centrale c'est comment on s'approprie l'information, comment on en fait de la connaissance ?

Le propre de l'information c'est qu'elle circule. L'information c'est toujours du nouveau, c'est de la donnée, cela ne devient pas de la connaissance. Cela ne devient de la connaissance que quand il y a un travail personnel d'appropriation, etc. Et je pense que les outils ne répondent pas à cette question. Il faut en revenir aux apports de la psychologie cognitive, à différentes disciplines, à tous les savoirs constitués depuis longtemps sur ce processus mystérieux du « comment apprend-on ? ». Cela déborde le cadre de la formation à l'information, je pense.

Cela touche vraiment les enseignants au cœur : qu'est ce que les étudiants font de cette information ? C'est une question clé mais je n'ai pas du tout la réponse là-dessus bien sûr mais je pense qu'il faut réfléchir et mettre en garde, – je crois qu'il y a une dérive techniciste très massive, très forte chez les étudiants aujourd'hui, qui sont dans le règne de l'accessibilité à tout prix, de l'info au bout de la souris, qui considère que le fait d'aller sur Google et d'avoir toutes les infos cela suffit. Au-delà des pratiques de copiage et de copier-coller, cela est plus profond je veux dire : il y a les pratiques de plagiat qui sont absolument inacceptables et je ferai remarquer que le meilleur outil anti-plagiat c'est encore Google qui est gratuit et permet de détecter à l'œil nu le plagiat, quand on est un peu habitué.

Au-delà du plagiat, ce sont plus les pratiques informationnelles des étudiants qui sont obsédés par la vitesse – ce qui est absurde quand on y réfléchit, pourquoi aller vite pour apprendre – et cette distorsion entre l'accessibilité et encore une fois ce temps de la connaissance.

Nous vivons des chocs de temporalité très forts, très profonds qui font qu'il y a une crise terrible dans le rapport au savoir, parce que le temps de l'appropriation n'est plus le même que le temps de

la recherche d'information. Et plus la recherche de l'information sera rapide, plus on aura ce court-circuit avec les processus mentaux qui eux sont très longs.

Intervenant 13 : En tant qu'ancienne étudiante, devenue chercheuse, j'aimerais évoquer une question connexe liée à la formation documentaire et aux nouveaux outils d'information, quitte à jeter un pavé dans la mare : celle de la pédagogie en milieu universitaire. À partir de mon expérience personnelle, jusqu'à la thèse, en France, et à l'étranger, grâce au programme ERASMUS, j'ai pu constater qu'il y a un certain nombre de lacunes dans l'enseignement universitaire et plus largement dans l'enseignement général en France.

Grâce aux outils dont nous parlons aujourd'hui, au Web 2.0, le collègue invisible devient visible, tout un chacun a le droit et la possibilité de se positionner en tant qu'expert et d'être reconnu s'il en a effectivement les capacités. Or jusqu'à présent, dans l'université française, les savoirs étaient dans une petite boîte noire détenue par les professeurs. Les étudiants étant censés ouvrir la bouche uniquement pour recevoir ce savoir mais surtout pas pour poser des questions ; on n'apprend pas à poser des questions, on n'apprend pas l'esprit critique.

Comme le disait très bien M. Papy tout à l'heure, quand on reçoit une formation pour devenir enseignant-chercheur, on est formé, évalué, recruté sur la seule recherche et on n'apprend jamais à faire de l'enseignement d'une manière plus active. Ainsi, la pédagogie évolue peu, alors même qu'on constate une rupture entre ce que l'on demande aux étudiants de faire et ce qu'ils sont capables de faire.

A. Serres : C'est un pavé que l'on peut jeter avec toi. Je pense que nous allons vers une crise profonde de l'université et de l'école dans les années à venir. Cela est déjà annoncé dans un rapport sur l'Internet dans dix ans⁵ dont les auteurs évoquent comme scénario possible dans les dix à quinze ans une sorte d'explosion du système éducatif sous l'effet de toutes ces technologies parce que les étudiants et lycéens vont apprendre de toute autre manière. Et soit la pédagogie s'adapte, soit elle explose ; c'est un autre débat mais je suis complètement d'accord.

D. Aymonin : Nous arrivons à la fin de cette table ronde. J'aimerais vous proposer quelques phrases de synthèse.

J'ai appris une chose cet après-midi : les bibliothécaires pensent que les profs n'aiment pas enseigner et les profs pensent que les étudiants n'aiment pas apprendre.

⁵ Demain est un autre jour. Autrans 2006-2016. Association RESO. Disponible sur : http://fing.org/servlet/com.univ.collaboratif.util.LectureFichiergw?ID_FICHE=7529&OBJET=0008&ID_FICHIER=3825

Si l'on s'arrête là, nous devrions tous changer de métier, pour faire des choses plus intéressantes. Par contre si l'on observe la situation d'un autre point de vue, nous nous positionnons tous dans cette salle comme des adultes qui, travaillant dans l'enseignement supérieur ou dans le milieu éducatif, nous avons une forte envie de transmettre des valeurs, une soif d'apprendre, un besoin d'accomplissement personnel à des jeunes en devenir, en genèse.

Il me semble que le message que l'on reçoit aujourd'hui c'est que, en voulant former à la recherche documentaire les étudiants, nous, bibliothécaires, poursuivons des buts communs – au travers de domaines de compétences et de champs disciplinaires divers, et quelle que soit la couleur des interfaces de blogging.

Il s'agit :

- de sélectionner des sources d'information pertinentes ;
- de prendre en compte les pratiques réelles des usagers (assimilables mais non réductibles à Google et aux blogs) ;
- de construire sur ces pratiques un savoir permettant à l'étudiant de réfléchir aux notions et au sens de ce qui est fait avec ces outils, et de définir ses propres valeurs ;
- de développer la capacité pour ces étudiants à se développer eux-mêmes dans un univers universitaire ou hors de l'université.

Plus concrètement, il me semble qu'il est temps maintenant de décliner ces objectifs généraux en un programme de formation à discuter avec les professeurs de nos étudiants. Les professeurs prescripteurs eux aussi à la recherche de solutions pour « développer les étudiants ».

Alors je vous encourage tous à aller demain poser ces questions à vos professeurs préférés : « Que puis-je faire pour vous ? Que voulez-vous que vos étudiants apprennent ? Que dois-je leur transmettre et qui fasse qu'ensemble nous en fassions des êtres évolués ? »